



HAL
open science

Introduction. Ésotérisme, magie, sorcellerie

Laura Baldacchino, Emma Coutier, Marielle Devlaeminck

► **To cite this version:**

Laura Baldacchino, Emma Coutier, Marielle Devlaeminck. Introduction. Ésotérisme, magie, sorcellerie. *Questes: revue pluridisciplinaire d'études médiévales*, 2024, 49, pp.5-21. 10.4000/13a95 . hal-04940295

HAL Id: hal-04940295

<https://hal.science/hal-04940295v1>

Submitted on 11 Feb 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License



Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

49 | 2024

Ésotérisme, magie, sorcellerie

Introduction

Laura Baldacchino, Emma Coutier et Marielle Devlaeminck



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questes/7062>

DOI : 10.4000/13a95

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2024

Pagination : 5-21

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Laura Baldacchino, Emma Coutier et Marielle Devlaeminck, « Introduction », *Questes* [En ligne], 49 | 2024, mis en ligne le 10 février 2025, consulté le 11 février 2025. URL : <http://journals.openedition.org/questes/7062> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/13a95>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Introduction

Laura BALDACCHINO, Emma COUTIER,

Marielle DEVLAE MINCK

Casa de Velázquez et Sorbonne Université ; Sorbonne Université ;
Université Grenoble-Alpes

En 2004, Silvia Federici publie *Caliban and the Witch*¹, essai politique qui s’empare de la figure de la sorcière hérétique du Moyen Âge et dans la lignée duquel s’inscrivent d’autres succès de librairie comme la réédition en français de *Dreaming the dark*² de l’essayiste et militante éco-féministe Starhawk (Miriam Simos) en 2015, ou la parution de *Sorcières : la puissance invaincue des femmes*³ de Mona Chollet en 2018. L’ouvrage de Silvia Federici, auréolé d’un succès retentissant, donne à lire au grand public une entreprise commencée de longue date : explorer, se réapproprier et politiser les savoirs occultes du Moyen Âge – ou ce que l’on croit savoir d’eux – dans une société contemporaine en pleine mutation. Déjà au moment de la révolution industrielle, l’essor du positivisme en sciences a suscité un renouvellement à contre-pied de pratiques ésotériques oubliées ; aux XX^e et XXI^e siècles, ce sont les effets combinés de la mondialisation, des nouvelles technologies⁴, du risque climatique, ou encore de

¹ Silvia Federici, *Caliban and the Witch*, New York, Automedia, 2004.

² Starhawk, *Rêver l’obscur : femmes, magie et politique*, trad. Morbic, Paris, Éditions Cambourakis, coll. « Sorcières », 2015.

³ Mona Chollet, *Sorcières : la puissance invaincue des femmes*, Paris, Zones, 2018.

⁴ Marie-Jeanne Ferreux, *Le New Age, ritualités et mythologies contemporaines*, Paris, L’Harmattan, 2001.

l'émancipation des femmes⁵ qui ravivent l'intérêt pour des formes de spiritualités médiévales ou d'inspiration médiévale longtemps considérées comme marginales.

Un tel goût de notre temps pour un Moyen Âge fantasmé, empreint de rites magiques, n'a certes pas échappé au monde académique. À ce titre les entreprises fleurissent : l'*European Society for the Study of Western Esotericism*, société savante consacrée à la question, a été fondée en 2005, et un séminaire international intitulé « Science et magie du Moyen Âge au XVII^e siècle », organisé sous l'égide de Jean-Patrice Boudet et de Nicolas Weill-Parot, s'est tenu à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm en 2009. En outre, l'existence depuis plusieurs décennies d'une chaire d'Histoire consacrée aux courants ésotériques dans l'Europe moderne et contemporaine à l'École Pratique des Hautes Études, qui a vu se succéder de grands noms comme Antoine Faivre ou Jean-Pierre Brach, témoigne de la richesse et de la diversité de ce champ de recherche. Ainsi, l'emballement autour de la figure de la sorcière, la fascination actuelle pour les hérésies de la fin du Moyen Âge et pour des pratiques occultes médiévales, apparaissent manifestes aussi bien dans le monde universitaire que dans l'espace des publications à audience plus large. Or, si ce phénomène pourrait sembler plutôt contemporain, il s'inscrit en réalité dans un long processus de construction philosophique et politique dont il convient d'exposer quelques jalons.

⁵ Sur la question du féminisme en lien avec le Moyen Âge, voir par exemple les études de Maxime Gelly-Perbellini, « Coups, meurtres et sorcellerie : la question des violences faites aux femmes au Moyen Âge », *Actuel Moyen Âge*, juin 2020, en ligne : <https://actuelmoyenage.wordpress.com/2020/06/04> ; Fabienne Bièvre-Perrin, « Du nez crochu aux extensions de cils, les sorcières de la pop », *Actuel Moyen Âge*, nov. 2018, en ligne : <https://actuelmoyenage.wordpress.com/2018/11/22> (pages consultées le 11 mars 2023).

Un héritage contestable : les *muances* de l'ésotérisme du Moyen Âge à nos jours

L'ésotérisme, la magie et la sorcellerie sont des notions séduisantes depuis le XIX^e siècle, où le développement de la science moderne éveille des mouvements de contestation et de résistance dans les milieux religieux comme laïques, qui renouent avec des pratiques spirituelles présentées comme ancestrales pour aller à contre-courant des avancées technologiques. Époque fondatrice pour l'ésotérisme moderne, le XIX^e siècle a vu naître, entre autres courants, le néo-occultisme, la doctrine spirite formalisée dans le *Livre des esprits*⁶ d'Allan Kardec (1857), ou encore la théosophie d'Helena Blavatsky⁷, le wiccanisme de Gerald Gardner⁸ et l'anthroposophie de Rudolf Steiner⁹, avides d'opérer un retour à un monde moins industriel, c'est-à-dire plus « médiéval », selon leur

⁶ Paru pour la première fois en 1857, ce livre a depuis été réédité continuellement et dans de nombreuses langues. Pour une édition récente, voir : Allan Kardec, *Le Livre des esprits*, Paris, Hachette Livre BNF, 2012. Voir Guillaume Cuchet, *Les Voix d'outre-tombe, tables tournantes, spiritisme et société au XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2012.

⁷ Fondée aux États-Unis en 1875, la société théosophique est une association internationale qui appelle à la renaissance d'un enseignement théosophique remontant à l'Antiquité grecque, en encourageant le syncrétisme religieux et la connaissance du divin par l'extase spirituelle. Elle existe toujours dans plusieurs pays, malgré de nombreuses critiques et crises. Voir Marie-José Delalande, *Le Mouvement théosophique en France (1876–1921)*, Paris, Éditions Adyar, 2010.

⁸ Sur le Wicca ou le wiccanisme, courant né en Angleterre en 1954, voir la thèse de Aura Fernández Tabermilla, *Creencia, identidad y praxis ritual en la Wicca : el camino espiritual hacia la transformación personal*, sous la direction de Andrés Piquer Otero et Mónica Cornejo Valle, Madrid, Université Complutense de Madrid, soutenue en 2019, en ligne : <https://docta.ucm.es/entities/publication/70bae1b9-0e78-4f7a-8358-5c67a62ec50a> (page consultée le 5 mars 2024).

⁹ Courant pseudoscientifique fondé par un occultiste autrichien, l'anthroposophie trouve sa source dans une branche ésotérique du romantisme allemand : c'est en interprétant les œuvres de Goethe, qui puisent dans l'imaginaire romantique du Moyen Âge, et notamment la *Métamorphose des plantes* et le *Traité des couleurs*, que Rudolf Steiner a élaboré les bases de sa doctrine. Celle-ci se présente comme une science intuitive du vivant et de la vie de l'esprit. Aujourd'hui, l'organisation est dénoncée pour ses risques de dérives sectaires. Pour un aperçu général, se référer à Antoine Faivre, *Accès de l'ésotérisme occidental*, Paris, Gallimard, 1982.

vision de cette période comme un âge d'or de la spiritualité. Face à une société qui tendrait à se couper du mystère divin, fustigée par ceux qui « exaltent la nature et les racines médiévales d'un peuple organique, rural et immuable¹⁰ », de nouvelles organisations secrètes comme la Rose-Croix¹¹, des branches variées de maçonnerie irrégulière et une pléthore de courants philosophico-religieux, inspirés des religions du Livre, de spiritualités orientales ou d'un syncrétisme, voient le jour. Secrets ou non, contestés ou tolérés, les mouvements ésotériques du XIX^e siècle se dressent comme des remparts farouches face aux assauts de la rationalité moderne, ne cessant de puiser dans le passé pour y retrouver des vérités perdues, adoptant des méthodes issues de la mystique chrétienne, de paganismes médiévaux ou de la philosophie idéaliste, et refusant souvent le qualificatif de religion¹². L'occultisme multiforme du XIX^e siècle, qui se développe au cours du siècle suivant, réinvente ainsi diverses pratiques inspirées de formes de magie médiévales, en particulier l'astrologie et l'alchimie. Ces outils, qui visaient alors à connaître le monde, deviennent l'instrument de discours pseudo-scientifiques dans la modernité.

À la pointe de cette tradition de discours sur l'ésotérisme médiévalisant, le XXI^e siècle ne renie pas son héritage : en témoignent de

¹⁰ Jean-Baptiste Malet, « L'anthroposophie, discrète multinationale de l'ésotérisme. Éducation, santé, agriculture, banques : les bonnes affaires des disciples de Rudolf Steiner », *Le Monde diplomatique*, n° 772, 2018, p. 16, en ligne : <https://www.monde-diplomatique.fr/2018/07/MALET/58830> (page consultée le 17 février 2024).

¹¹ La Rose-Croix trouve ses origines au XVII^e siècle : après la parution des « manifestes de la Rose-Croix » (1614 et 1615) dans le Saint-Empire romain germanique, en pleine période de tensions scientifiques, politiques et religieuses, une fraternité de jeunes théologiens et érudits appelle les gouvernements et les savants à reconnaître leur mystérieuse philosophie. Au moment de sa création, la Rose-Croix se présente comme un ordre secret qui aurait été fondé au XV^e siècle. Dans les milieux occultistes du XIX^e siècle, de nombreux mouvements se réclament de la tradition « rosicrucienne ». Voir Antoine Faivre, « Rose-Croix », dans *Encyclopædia Universalis*, version 2023, en ligne : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/rose-croix> (page consultée le 17 février 2024).

¹² Damien Karbovnik, « L'échec d'une "religion" New Age : l'exemple des Ateliers Planète », *Revue de l'histoire des religions*, vol. 3, 2021, p. 515–545.

nombreuses parutions récentes véhiculant un ensemble d'idées reçues sur la figure très appréciée de la sorcière persécutée, devenue symbole de rébellion, pour bâtir une image mystique de la femme compatible avec la sphère du *New Age*¹³ qui convoque, entre autres courants, le féminin sacré et l'éco-féminisme¹⁴. De même, les témoignages de lanceurs d'alerte comme Grégoire Perra¹⁵ révèlent l'influence de la doctrine anthroposophique dans de nombreuses structures contemporaines et domaines d'activité tels que l'enseignement (les écoles Steiner-Waldorf), une pratique agricole (la biodynamie), des entreprises de parapharmacie (Weleda, Dr. Hauschka), ou encore la finance, avec les banques Nef et Triodos Bank. Toutes ces survivances des doctrines du XIX^e siècle, même si elles recourent par ailleurs des réalités et des enjeux très différents, ont en commun le réemploi au sein de leur doctrine d'une certaine vision du Moyen Âge et de ses personnalités savantes ambiguës. En particulier, les sorcières ou les femmes réputées magiciennes, comme Hildegarde

¹³ Courant spirituel occidental des XX^e et XXI^e siècle, le *New Age* se caractérise par une approche éclectique et personnelle de la spiritualité. Il est considéré par la sociologie comme une tentative de « réenchantement du monde » face à la croissance industrielle et au consumérisme. Pour une première approche, voir Jean Vernette, *Le New Age*, Paris, PUF, 1992.

¹⁴ Nous renvoyons, pour les publications initiant au courant du féminin sacré, à des *best-sellers* tels que le livre de Layne Redmond, *La Femme tambour. Renouer avec sa déesse intérieure*, Paris, Éditions Leduc, 2019, présenté comme une invitation à se réapproprier la féminité en retrouvant une « filiation originelle » et en repensant l'Histoire. De nombreux essais et fictions récentes se revendiquent par ailleurs de l'écoféminisme, mouvement politique qui tisse un parallèle entre l'oppression patriarcale exercée sur les femmes et l'exploitation de la nature par l'humanité. Parmi les plus populaires auprès du public et les plus récents, citons, entre autres : Wendy Delorme, *Viendra le temps du feu*, Paris, Éditions Cambourakis, 2021 ; Gabrielle Filteau-Chiba, *Sauvages*, Paris, Gallimard, 2023 ; Donna Haraway, *Des singes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*, trad. Bonis, Paris, Éditions Jacqueline Chambon, 2009.

¹⁵ Ex-anthroposophe et ancien professeur en école Steiner-Waldorf, Grégoire Perra dénonce les pratiques d'endoctrinement dans ces établissements scolaires depuis 2009. Parmi ses travaux, citons son ouvrage co-écrit avec Élisabeth Feytit, *Une vie en anthroposophie : la face cachée des écoles Steiner-Waldorf*, Paris, La Route de la Soie, 2020, ainsi que son blog <https://veritesteiner.wordpress.com/> (page consultée le 11 mars 2024).

de Bingen ou Jeanne d'Arc, sont régulièrement utilisées comme figures d'autorité, et leurs écrits comme caution pour des discours contemporains aux fins symboliques, politiques ou religieuses¹⁶.

Qu'en est-il des pratiques médiévales, celles dont ces mouvements actuels se revendiquent en prétendant les faire revivre ? Les sorcières du Moyen Âge étaient-elles vraiment les héroïnes décrites par les féministes d'aujourd'hui ? Les alchimistes du XV^e siècle sont-ils bien les ancêtres des anthroposophes ou de la Rose-Croix, et plus généralement, le Moyen Âge est-il un âge d'or de la spiritualité ? En réalité, commençons par rappeler que parler d'un « ésotérisme » médiéval constitue déjà, *stricto sensu*, un anachronisme.

Dérivé de l'adverbe grec ἔσω qui signifie « au-dedans », l'adjectif ἑσωτερικός a déjà en grec ancien l'acception « de l'intérieur, réservé aux seuls adeptes¹⁷ » : dans l'Antiquité, l'enseignement d'un philosophe au cercle fermé de ses disciples est appelé « ésotérique », par opposition à ses leçons exotériques, destinées à une assemblée plus large et diversifiée. Toutefois, l'adjectif n'existe pas dans la langue médiévale ; il faut en effet

¹⁶ Signalons que, loin d'être un cas isolé, ce phénomène de réinvention du passé au profit du présent a été étudié par les historiens marxistes Terence Ranger et Eric Hobsbawm, qui parlent « d'invention de la tradition » (*L'Invention de la tradition* [1983], Éditions Amsterdam, Paris, 2006). Selon eux, de nombreuses pratiques réputées traditionnelles auraient été inventées pour répondre à des moments de crises politiques et sociales, notamment à partir du XIX^e siècle en Europe. Les raisons de ces inventions sont diverses : recherche de cohésion sociale, légitimation des institutions, promotion de croyances ou de valeurs, etc. Sur ce vaste sujet, une autre porte d'entrée : C. Behan McCullagh, « Bias in historical description, interpretation, and explanation », *History and Theory*, n° 39, p. 39–66 .

¹⁷ « ἑσωτερικός », dans le dictionnaire *Bailly*, version 2020, en ligne : <https://outils.bibliissima.fr/fr/eulexis-web/?lemma=&dict=Bailly> (page consultée le 21 février 2024). La première occurrence connue du mot figure chez Lucien de Samosate (*Sectes à l'encan*, 26, trad. du grec, Les Belles Lettres, 1967, t. 1, p. 54), comme pendant du terme ἐξωτερικός, déjà présent chez Aristote, qui déclare avoir écrit des « discours exotériques » destinés à tous (*Discours exotériques*, Aristote, *Politique*, III, 6, 1278 b31).

attendre 1752 pour le voir apparaître comme tel¹⁸, tandis que le substantif « ésotérisme » est daté de 1828¹⁹. Le terme le plus proche pour traduire ce concept au Moyen Âge est peut-être le « secré²⁰ », car la notion de secret est essentielle pour comprendre l'approche ésotérique en tant que manière de connaître le monde et de transmettre cette connaissance. Pourquoi, donc, choisir d'utiliser le mot « ésotérisme » dans l'intitulé d'une revue consacrée à la période médiévale ? Ce terme étant absent dans le vocabulaire en ancien français, il ne saurait désigner une réalité historique, ni même la recouvrir. Pourtant, si l'on admet que depuis ses origines, l'essentiel de l'ésotérisme réside dans l'entremêlement étroit d'une pratique, celle de l'expérience spirituelle intime, le plus souvent cachée²¹, et d'une approche théorique réservée à une poignée d'érudits afin de résoudre les mystères de la Création, nombreuses sont les sciences secrètes qui s'apparentent rétrospectivement à de l'ésotérisme au Moyen Âge : l'alchimie, la géomancie occidentale, la kabbale juive initiée en Provence par Isaac l'Aveugle (autour de 1180), l'astrologie chrétienne, la *nigromancie*, voire la spéculation autour du mythe du Graal dès le XII^e siècle²².

¹⁸ Dans le Supplément du *Dictionnaire universel françois et latin*, Trévoux, 1752, p. 1066 : « ce qui est obscur, caché, et peu commun. Les ouvrages ésotériques des Anciens ne pouvaient s'entendre, s'ils n'en donnoient eux-mêmes l'explication ».

¹⁹ Il apparaît chez Jacques Matter, dans son *Histoire critique du gnosticisme*. Voir « Ésotérisme (Histoire du mot) », dans *Dictionnaire critique de l'ésotérisme*, dir. Jean Servier, Paris, PUF, 1998, p. 481.

²⁰ *Dictionnaire du moyen français*, version 2020, notice « secret », en ligne : <http://www.atilf.fr/dmf/definition/secret> (page consultée le 11 mars 2024).

²¹ Cela peut aller de l'extase mystique à un simple mode de vie, comme l'orphisme de Platon ou le pythagorisme. Pour plus d'éléments sur ces pratiques anciennes, consulter Jean-Pierre Corsetti, *Histoire de l'ésotérisme et des sciences occultes*, Paris, Larousse, 1992.

²² La tradition littéraire du Graal mêle spéculation théologique savante et « rêverie *mythopoïétique* commune à la pensée populaire » (Daniel Poirion, « Présentation », *Scènes du Graal*, textes traduits et présentés par Danielle Buschinger, Anne Labia et Daniel Poirion, Paris, Stock/Moyen Âge, 1987, p. 11). Sur le Graal et la spéculation théologique, de nombreuses recherches importantes ont été réalisées. Citons, en

Ainsi, même si le terme n'existe pas encore au Moyen Âge, il pourrait correspondre *a posteriori* à des pratiques médiévales diverses rassemblées à la faveur des études historiographiques. Que ces pratiques correspondent ou non à l'imaginaire contemporain reste un autre problème : nous apporterons des éléments de réponse au fil de ce bulletin. Sans négliger les nuances entre les différents vocables qui pourraient qualifier la grande variété des croyances secrètes voire réprouvées de la période médiévale (mystique, mysticisme, hérésie, paganisme, apocryphie, etc.), le mot-valise « ésotérisme » se révèle donc utile pour en parler, du fait de son contenu sémantique très englobant. Finalement, parler d'ésotérisme médiéval ne sera pas, dans cette revue, une caution implicite des récupérations modernes des pratiques magiques du Moyen Âge. Nous utiliserons toutefois ce concept, non pas pour désigner un artefact historique, mais comme une simple étiquette, adaptée aux pratiques spirituelles alternatives du Moyen Âge dans leur ensemble, et comme un outil lexical permettant d'interroger l'héritage proprement ésotérique de ces pratiques d'autrefois dans le monde contemporain.

particulier à propos de la mystique de la grâce, Étienne Gilson, « La mystique de la grâce dans la *Queste del Saint Graal* », *Romania*, t. 51, 1925, repris dans *Les Idées et les Lettres*, Paris, Vrin, 1932, p. 59–91. L'inscription du Graal dans une « pensée populaire » renvoie à ses origines perdues : il appartient à un type de mythe que les spécialistes nomment *ethno-religieux* pour le distinguer du mythe littéraire. Nous renvoyons, pour mieux comprendre la pensée graalienne au Moyen Âge, à Jean-René Valette, *La Pensée du Graal. Fiction littéraire et théologie (XII^e–XIII^e siècles)*, Honoré Champion, n° 85, 2008. J-R. Valette indique que les *Hauts Livres du Graal* se présentent comme des « fictions théologiques » dont l'hypotexte privilégié est le corpus apocryphe, ce vaste ensemble de textes à l'origine cachée. Comme le souligne Hugues de Saint-Victor : « on les dit *apocryphes*, c'est-à-dire 'secrets', parce qu'ils sont douteux [*Apocrypha autem dicta, id est secreta, quia in dubium veniunt*]. Leur origine, en effet, est obscure et n'est même pas connue des Pères, à partir desquels est parvenue jusqu'à nous l'autorité des écrits les plus véridiques, et ce, grâce à une succession extrêmement sûre, et tout à fait connue. » (Hugues de Saint-Victor, *L'Art de lire. Didascalicon*, IV, 7, trad. Lemoine, Paris, Cerf, 1991).

Du vaste domaine de la « magie » au Moyen Âge, ou de la porosité entre nigromance, divination et sorcellerie...

Comment définir la magie pratiquée au Moyen Âge ?

Depuis la fin du XIX^e siècle, les tentatives pour définir la « magie », concept moderne issu de l'historiographie qui évoque à la fois des croyances et des pratiques, prolifèrent dans le monde de la recherche, aussi bien en histoire qu'en littérature, anthropologie ou sciences sociales²³. D'un point de vue strictement étymologique, « magie » descend du grec *μαγεία*²⁴, qui proviendrait, à son tour, de l'iranien et renverrait à l'art des prêtres pratiqué en Perse antique²⁵. À l'origine, la magie se réfère, *a priori*, à des pratiques qui recoupent aussi bien des connaissances médicales et astronomiques, que des pratiques d'évocation d'esprits ou de divination astrologique²⁶. Si certains chercheurs expriment une difficulté – voire une impossibilité – à caractériser la magie²⁷, d'autres ont néanmoins proposé quelques lignes de définition²⁸. Selon Bert Hansen,

²³ Par exemple : *Le Défi magique – Ésotérisme, occultisme, spiritisme*, dir. François Laplantine, Jean-Baptiste Martin, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1994 ; Antoine Faivre, *Une discipline universitaire nouvelle : l'ésotérisme*, Presses universitaires de Lyon, 1994 ; Pierre Lagrange et Claudie Voisenat, *L'Ésotérisme contemporain et ses lecteurs*, Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2005.

²⁴ « Μαγεία », dans le dictionnaire *Bailly*, version 2020, en ligne : <https://outils.bibliissima.fr/fr/eulexis-web/?lemma=&dict=Bailly> (page consultée le 21 février 2024).

²⁵ Jean-Charles Coulon, *La magie en terre d'islam au Moyen Âge*, Paris, Éditions du CTHS, 2017. Le substantif « magie » n'est pas employé au Moyen Âge, mais l'adjectif « magique » est attesté dès le XIII^e siècle.

²⁶ Jean-Patrice Boudet, « Magie », dans *Dictionnaire du Moyen Âge*, dir. Claude Gauvard, Alain de Libera et Michel Zink, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, p. 863–864.

²⁷ Sur cette difficulté, voir l'article de Jean-Patrice Boudet et Nicolas Weill-Parot, « Être historien des sciences et de la magie médiévales aujourd'hui : apports et limites des sciences sociales », *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 38^e congrès, Île de France, 2007, *Être historien du Moyen Âge au XXI^e siècle*, p. 199–228.

²⁸ Jesús Moya, éditeur de *La Magia demoníaca* de Martín del Río, écrivait : « ¿ Y qué es la magia ? Pretender una definición o una teoría racional de la magia es pérdida

[l]a magie peut être caractérisée par l'utilisation de forces occultes (c'est-à-dire des forces surnaturelles, ou naturelles mais cachées) pour accomplir des choses particulièrement désirées, souvent par le moyen de mots ou de symboles²⁹.

Le chercheur présente la magie comme un art surnaturel exercé pour obtenir certaines finalités, cette définition pouvant embrasser bien des pratiques et doctrines variées du fait de la porosité de ses contours. Jean-Patrice Boudet propose une autre définition, où les moyens occupent aussi une place primordiale :

ce qui est considéré comme susceptible de produire, à l'aide d'un certain nombre de rites, de procédés occultes et d'artifices techniques, des phénomènes jugés comme extraordinaires en fonction de l'état des croyances religieuses et des connaissances de la nature, dans un milieu donné et à une époque donnée³⁰.

Des pratiques de guérison concurrentes aux miracles à la confection de moyens de séduction, de gain d'argent ou de protection d'individus, les pratiques magiques rendent compte d'une grande variété de moyens entrepris pour réaliser des objectifs précis déterminés par un individu ou un groupe d'individus. Au-delà de la scission inhérente au concept de magie et de son caractère protéiforme, l'un des éléments immuables de cet art semble toutefois résider dans le fait d'apparaître comme une pratique et une tentative d'approche de l'inconnu, de ce qui échappe au réel, à la

de tiempo, porque se trata de algo irracional, irreducible a formulaciones lógicas ». Nous traduisons : « Et qu'est-ce que la magie ? Proposer une définition ou une théorie rationnelle de la magie est une perte de temps, car c'est quelque chose d'irrationnel, irréductible à des formulations logiques ». Voir Jesús Moya, *La Magia demoníaca*, Madrid, Ediciones Hiperión, 1991, p. 49.

²⁹ Bert Hansen, « Science and Magic », dans *Science in the Middle Ages*, dir. David C. Lindberg, Chicago-Londres, University of Chicago Press, 1978, p. 584. La traduction est de Jean-Patrice Boudet (voir Jean-Patrice Boudet, *Entre science et nigromance. Astrologie, divination et magie dans l'Occident médiéval (XII^e-XV^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, p. 119).

³⁰ Jean-Patrice Boudet, « Magie », art. cit., p.863.

norme et au rationnel. Aussi la magie renvoie-t-elle à des manifestations culturelles et des réalités historiques et sociales diverses selon les siècles et les aires géographiques concernés, et implique, par conséquent, des différenciations à plusieurs niveaux qu'il convient de manier avec prudence³¹.

Les textes médiévaux qui nous sont parvenus témoignent de la réalité complexe d'une magie héritée des mondes anciens et dotée d'une dimension totalisante, pour reprendre les termes de Richard Kieckhefer³². Si on parle de savoir magique au Moyen Âge, il n'en demeure pas moins qu'une définition univoque de la magie comme pratique homogène reste difficile à trouver.

L'usage des vocables oscille dès lors que les textes se réfèrent à la magie, aux magiciens ou aux pratiques magiques, souvent conçus comme hyperonymes d'autres mots (*sorcellerie* ou *nigromancie*, par exemple) ou en lien avec d'autres pratiques. De fait, la magie est fréquemment perçue comme objet de discussion ou contre-point à la religion et la science (la médecine, notamment³³). Dans le livre VIII de ses *Étymologies*, Isidore de Séville conçoit les magiciens comme des faiseurs de maléfices qui, par leurs incantations, mettent en danger les esprits des hommes et causent le désordre sur Terre³⁴. Face à cette conception de la magie comme force

³¹ Sur l'ancrage social des pratiques magiques, voir Marcel Mauss et Henry Hubert, « Esquisse d'une théorie générale de la magie », *L'Année Sociologique*, n° 7, 1902–1903, p. 1–46.

³² Richard Kieckhefer, « Rethinking how to define magic », dans *The Routledge history of medieval magic*, dir. Sophie Page et Catherine Rider, Milton, Routledge, 2019, p. 15–25. Sur la magie et les pratiques magiques dans le monde méditerranéen depuis un point de vue diachronique, voir *Daímon Parédros: Magos y prácticas en el mundo mediterráneo*, dir. Aurelio Pérez Jiménez et Gonzalo Cruz Andreotti, Milton, Ediciones Clásicas, n° 9, 2002.

³³ Graziella Federici Vescovini, *Le Moyen Âge magique. La magie entre religion et science aux XIII^e et XIV^e siècles*, Paris, Vrin, 2011 et Ola Etxeberria Mendizabal, *Magia contra la enfermedad en la Castilla Tardomedieval*, Bilbao, Universidad del País Vasco, 2021.

³⁴ Isidore de Séville, *Etimologías*, Madrid, Biblioteca de Autores Cristianos, 1992.

diabolique, superstitieuse, destructrice, bref, aux antipodes des préceptes dictés par l'Église, d'autres discours font d'elle – et de ses disciplines transversales, dont l'astrologie, l'alchimie³⁵ ou la médecine – un savoir acceptable voire scientifique, qui s'insère dans une dynamique d'interprétation du monde³⁶. La magie « naturelle » ou « savante » et la religion ne sont donc pas toujours à penser de manière dissociée ; souvent, elles cohabitent harmonieusement au sein de la société et sont sollicitées lors de situations difficilement explicables, comme la mort ou la maladie³⁷. La période comprise entre le début du XII^e siècle et le milieu du XIII^e siècle est, en effet, le reflet d'une époque « où la magie, notamment la magie astrale, prétend non seulement avoir une justification théorique, mais revendique une place prééminente dans la hiérarchie du savoir³⁸ ». Parce que la magie s'insère dans un interstice entre le licite et l'illicite, et qu'elle est une pratique courante (bien que diverse) dans les sociétés médiévales, elle fait l'objet de nombreuses réprobations, notamment des théologiens et des moralistes comme Roger Bacon, soucieux de condamner les mauvaises pratiques à travers la littérature pastorale, qui connaît un essor à partir du Quatrième Concile de Latran en 1215.

La sorcellerie : une branche de la magie parmi d'autres ?

D'emblée, la différence entre la figure du mage et celle du sorcier ou de la sorcière peut sembler aller de soi pour notre imaginaire contemporain : l'un est plutôt bienveillant, tandis que les autres sont

³⁵ Bernard Joly, « À propos d'une prétendue distinction entre la chimie et l'alchimie au XVII^e siècle : Questions d'histoire et de méthode », *Revue d'histoire des sciences*, vol. 60, n° 1, 2007, p. 167–184.

³⁶ Voir Nicolas Weill-Parot, « Science et magie au Moyen Âge », dans *Bilan et perspective des études médiévales (1993-1998)*, dir. Jacqueline Hamesse, Turnhout, Brepols, 2004.

³⁷ Voir Bronislaw Malinowski, *Magia, ciencia y religión*, Barcelone, Ariel, 1974.

³⁸ Jean-Patrice Boudet, *Entre science et nigromance*, *op. cit.*, p. 130.

malintentionnés. Pourtant, ce dualisme n'est pas si évident durant la période médiévale, si tant est qu'il existe. De fait, entre sorcellerie et magie, ou entre sorcier et mage, se pose encore la question complexe du vocabulaire. Commençons par noter que, contrairement à la magie, qui est une catégorie historiographique, la sorcellerie est nommée comme telle dès le Moyen Âge³⁹, aux côtés de la nigromancie, de l'augure, ou encore de l'alchimie. Le mot « sorcellerie », qui descend de l'étymon latin *sortiarum* et signifie « lire le destin d'une personne », désigne à l'origine une science destinée à répandre le mal ou à améliorer le sort de quelqu'un grâce à des rituels et des opérations magiques. Puisant sa source dans des traités savants, au même titre que d'autres formes de magie, la sorcellerie a pour spécificité de ne pas tant se transmettre par écrit, mais plutôt par la tradition orale. Si elle n'est pas toujours perçue comme diabolique durant la période médiévale, où l'opposition entre magie blanche et magie noire n'existe pas vraiment, la postérité a fait de la sorcellerie une science volontiers maléfique, la distinguant dès lors radicalement de la magie, plus vaste et pouvant être considérée comme positive⁴⁰.

Jean-Patrice Boudet remarque une distinction importante entre la sorcellerie et d'autres pratiques de magie, en comparant les origines sociales des acteurs ou opérateurs. Selon lui,

À la différence du magicien lettré, le sorcier et la sorcière issus d'un milieu populaire rural ou urbain ne savent le plus souvent ni lire ni écrire et ont été initiés oralement à la sorcellerie par un proche, un(e) amie ou un(e) parent(e), membre de leur parenté charnelle ou spirituelle [...] Il

³⁹ En anglais, deux termes apparaissent cependant pour se référer à la sorcellerie : par *sorcery* il faut comprendre l'accomplissement de sortilèges, tandis que *witchcraft* renverrait à « une forme de sorcellerie inhérente à la personne ». Voir Julien Bonhomme, « Magie/Sorcellerie », dans *Dictionnaire des faits religieux*, dir. Régine Azria et Danièle Hervieu-Léger, Paris, PUF, 2010, p. 8.

⁴⁰ Voir Jean-Patrice Boudet, *Entre science et nigromance*, op. cit., p. 119.

semble donc y avoir une nette différence de niveau entre la magie savante et la sorcellerie populaire, mais les choses ne sont pas aussi simples. Il existe en effet une large identité de nature et de nombreuses pratiques communes entre les deux domaines, et il arrive que les adeptes de l'une aient recours aux techniques de l'autre⁴¹.

C'est d'ailleurs bien un sème « social » qui est mis en avant par le *Trésor de la langue française*, où l'on peut retrouver, en guise de première acception du terme « sorcellerie » : « forme populaire de magie noire ; arts ou pratiques du sorcier⁴² ». Parce qu'elle est associée à des sphères moins savantes que celles dans lesquelles évoluent la divination ou l'alchimie, qui s'adressent à des hommes lettrés, la sorcellerie, à partir de la fin du Moyen Âge⁴³, est plus volontiers associée aux femmes et au mal, bien que les actes pratiqués et les objectifs poursuivis soient, assez souvent, très similaires à ceux des autres formes de magie. Force est donc de constater que les disciplines magiques sont loin d'être cloisonnées et que les termes employés pour les désigner, déjà au Moyen Âge, peuvent être trompeurs : entre nigromancie, sorcellerie, alchimie ou divination, il n'est pas aisé de définir des critères discriminants.

De fait, les pratiques magiques, dont la sorcellerie, connaissent de nombreuses mutations tout au long de la période, ce qui peut expliquer les

⁴¹ *Ibid.*, p. 343. Cette opposition est toutefois nuancée par Grizella Federici Vescovini pour la période médiévale. Elle remarque que les réalités plurielles recoupées par la magie et la sorcellerie induisent une certaine porosité des savoirs et peuvent brouiller les frontières sociales : « la sorcellerie et la magie dans leurs multiples aspects ont représenté un point de contact entre les couches populaires et les hautes classes, et ont été le terrain de rencontre ou d'affrontement entre des visions différentes ou similaires du rapport de l'homme avec le monde environnant, avec Dieu et ses ministres » (*Le Moyen Âge magique, op. cit.*, p. 81.)

⁴² « Sorcellerie », dans *Trésor de la Langue Française informatisé*, en ligne : <http://atilf.atilf.fr> (page consultée le 07 mars 2024).

⁴³ *Dictionnaire du moyen français*, version 2020, en ligne : notices « sorcier » <http://www.atilf.fr/dmf/definition/sorcier> et « sorcière » [http://www.atilf.fr/dmf/definition/sorcière](http://www.atilf.fr/dmf/definition/sorciere) (pages consultées le 11 mars 2024).

amalgames. Si durant le haut Moyen Âge, la « sorcerie⁴⁴ » est relativement tolérée (mauvais sorts et formules magiques sont condamnés depuis plusieurs siècles, mais ne mènent pas pour autant au bûcher), la fin de la période voit se développer une action judiciaire, dogmatique et doctrinale qui conduit à un mouvement de criminalisation et de répression de toutes les formes de magie, phénomène qui a particulièrement attiré l'attention des chercheurs. En attestent la parution de nombreux traités de démonologie associant la sorcellerie à l'hérésie, l'idolâtrie et au démoniaque, comme le *Malleus Maleficarum*, composé en 1486 ou 1487, ou encore la construction d'un imaginaire sectaire démoniaque, connu sous le nom de sabbat des sorcières. Il est reproché aux accusés de performer des maléfices, des sortilèges ou des invocations : ces chefs d'accusation génériques, observés dans des lettres de rémission dès 1319, visent à dénoncer des pratiques impliquant un pacte diabolique⁴⁵ que Charles VIII enjoint à punir sévèrement pour lèse-majesté, à la fin du XV^e siècle. Les condamnations peuvent être vindicatives. Dans une société gouvernée par la renommée, une simple dispute entre voisins durant laquelle l'un injurie l'autre de « sorcier », une mauvaise réputation ou des délations calomnieuses peuvent compromettre la place d'un individu dans la société et lui faire courir le risque d'être suspecté de sorcellerie. À la fin du Moyen Âge, si toutes les pratiques issues de la magie sont mal vues, les plus érudites, comme l'alchimie, échappent plus souvent à la

⁴⁴ Forme médiévale du mot « sorcellerie » proposée par le lemmatiseur : A. Sorcellerie, sortilège, magie. B. Croyance superstitieuse. Voir *Dictionnaire du moyen français*, version 2020, en ligne : <http://zeus.atilf.fr/dmf/>, (page consultée le 07 mars 2024).

⁴⁵ Parmi les affaires qui marquent le XIV^e siècle, citons le cas d'Etienne Pépin, franciscain défroqué qualifié de magicien, augure et mathématicien, ainsi que celui de Guillaume Robert, à Figeac, accusé d'avoir pratiqué l'alchimie, la nigromancie, et d'être augure. Ces affaires peuvent aussi viser des groupes de personnes, comme à Langres en 1336, où cinq hommes et femmes laïcs sont accusés de sortilège.

condamnation, tandis que les plus populaires, comme la « sorcerie » superstitieuse, font rarement l'objet de pardon royal.

Au regard de ces éléments de contexte, il semble donc que la sorcellerie puisse être considérée comme une forme plutôt négative de magie médiévale, et qu'elle relève surtout du repoussoir : c'est une pratique avant tout populaire, assimilée à la superstition, dont le nom finit par être étroitement corrélé à la répression du Moyen Âge tardif.

Mythes, sources et résurgences : parcours des sorcières et des mages au fil du temps

Afin de comprendre l'articulation complexe de savoirs ésotériques (médiévaux et contemporains) avec les pratiques magiques du Moyen Âge, en particulier la sorcellerie, nous organiserons ce bulletin en trois temps. Pour ouvrir la réflexion, il sera d'abord question du processus de construction et d'évolution d'un mythe de magicien, du Moyen Âge à aujourd'hui. Cela permettra de voir par l'exemple comment une figure médiévale peut se transformer au fil des siècles, jusqu'à nous parvenir dans une version où seuls quelques-uns de ses traits caractéristiques demeurent. Et qui mieux que l'ambivalent Merlin pour observer ce phénomène, prophète et métamorphe à la croisée des cultures devenu l'archétype du druide dans l'imaginaire contemporain (Aaron Kestle) ? L'examen au plus près du texte d'un manuscrit de magie médiévale (Hélène Colleu) sera ensuite l'occasion de mieux appréhender la diversité des savoirs ésotériques médiévaux, ainsi que la porosité des disciplines magiques : astrologie, exorcisme, invocations mais aussi liturgie peuvent se voir rassembler dans un même ouvrage. Enfin, la part belle sera faite aux sorcières qui, aujourd'hui, font couler beaucoup d'encre : nous verrons qu'elles font l'objet d'une vive diabolisation mais aussi d'une fascination

dès la période médiévale (Amélie Belleli), et que leur magie est souvent associée à la superstition des petites gens, contrairement à celle des clercs, du fait de biais largement misogynes (Timothée Sébert). De là, il sera possible d'amorcer une historiographie critique de la récupération politique contemporaine des sorcières, et d'interroger l'héritage féministe de ces figures encore mal comprises (Pauline Otzenberger)⁴⁶.

⁴⁶ Nous remercions également les intervenants du séminaire de *Questes* « Ésotérisme, magie et sorcellerie » (Maison de la recherche, Paris), dont les contributions n'ont pas fait l'objet d'une publication dans ce bulletin : Tamara Alvarado (Université Sorbonne Nouvelle), « De Merlin aux chevaliers magiciens : les enjeux de la représentation littéraire et visuelle des enchanteurs médiévaux », 17 décembre 2021 ; Solène Baron (Université de Paris Diderot), « De la nigromancie à l'alchimie, un continuum de pratiques. Les sciences occultes dans la France du XIV^e siècle à travers quelques exemples de procès », 18 février 2022 ; Maxime Gelly-Perbellini (Université de Bruxelles et EHESS), « La sorcellerie dans les lettres de rémission à la fin du Moyen Âge (XIV^e–XV^e siècle) : enjeux, pratiques et discours », 18 février 2022.